effet, possède toutes les brillantes qualités qui distinguent les sujets pur-sang de la race canadienne. Le percheron, comme le cheval canadien, se fait remarquer par sa force, sa légèreté et sa rusticité.

Les percherons ont généralement plus de taille que les bretons, la tête un peu carrée, l'encolure un peu moins longue et la crinière un peu moins rude et moins épaisse. La jambe quoique nerveuse et solide est moins grosse que celle du cheval breton. En un mot, le percheron est un breton perfectionné, en vivant dès sa jeunesse dans un pays moins humide.

Les percherons sont généralement gris ou gris pommelé. Se sont peut-être les meilleurs chevaux de poste et de diligence.

Quant à l'anglo-normand, il ne peut convenir à nos cultivateurs, car il est lui-même un croisé, et comme tel, il ne saurait avoir aucune influence sur ses descendants, qui tiendront peut-être du pur-sang, peut-être du normand, mais qui n'auront certainement pas les caractères du cheval canadien.

Nous ne pouvons clore ces remarques sans accorder aux habitants d'en bas un discernement qui a fait défaut aux cultivateurs de Montréal. Ils ont bien parfois vendu de leurs chevaux canadiens aux étrangers, mais dans chaque paroisse, ils ont eu la précaution de conserver un nombre suffisant de reproducteurs et de juments poulinières pour perpétuer la race. Ceci peut en quelque sorte expliquer leur indifférence pour les reproducteurs étrangers.

Mais comme la plupart de nos chevaux canadiens sont dégénérés soit par les travaux excessifs auxquels ils ont été soumis, soit par les marches forcées qu'on leur a fait faire, soit encore et surtout par le manque de nourriture saine et assez abondante, nous conseillons fortement à ces cultivateurs de faire un choix judicieux de reproducteurs, et de se servir de préférence de ceux qui sont importés, soit par nos sociétés d'agriculture, soit par des particuliers.

Les fumiers.

C'est une pratique dans quelques endroits, malheureusement en usage, d'attendre au milieu de l'été, pour charroyer les fumiers : après les avoir étendus dans les friches, on les laisse ainsi, sans les enfouir dans la terre, exposés à la chaleur du soleil et à la pluie. Le cultivateur qui est si peu soucieux d'employer avec profit ce qui doit faire la richesse de sa terre, perd, en laissant son engrais à la porte de son étable, la récolte d'une année sur le morceau de terre qu'il aurait pu fumer, et en étendant son fumier au milieu de l'été il perd la moitié de la récolte de l'année suivante par la diminution que le soleil et la pluie aura fait subir à sa mine d'or. J'appelle le fumier *mine d'or* car on peut dire que c'est véritablement l'or du cultivateur. La *Gazette des Campagnes* a, à mon avis, mérité une médaille d'or véritable pour avoir expliqué si clairement aux cultivateurs, toutes les ressources qu'ils peuvent retirer des excréments animaux et humains.

Ainsi donc, J. Bte. charroye ton fumier aussi vite que tu pourras et surtout ne néglige pas de l'employer pour la prochaine semence.

Aux travaux des champs qui s'applique
Mérite l'estime publique.

Qui forme un bon cultivateur.

Du pays'est le bienfaiteur.

Ne laisse rien perdre en ménage

Tout pour la terre a son usage

—(Union des Cantons de l'Est.)

L'enseignement agricole.

Nous avons appris avec un grand plaisir que l'école Normal Jacques-Cartier vient d'ouvrir un cours théorique et pratique d'agriculture. Nous félicitons bien sincèrement cette institution de la démarche qu'elle vient de faire et qui devra produire d'heureux résultats, puisqu'elle a pour but d'enseigner l'art par excellence aux jeunes gens qui se destinent à l'enseignement dans les campagnes.

M. Perrault, M. P. P., et élève diplômé de l'école impériale d'agriculture de Grignon, etc., a été chargé de cette noble tâche et donne dans la *Revue Agricole* le programme qu'il devra suivre. Ce programme, qui est à peu près celui qui est suivi à l'École de Ste. Anne, a toute notre approbation.

M. Perrault, pour rendre son enseignement pratique, se propose de visiter, en compagnie de ses élèves, les cultures et les bâtiments de ferme des agriculteurs les plus renommés du voisinage de Montréal.

Dans l'article où la *Revue Agricole* annonce cette heureuse nouvelle, elle se plaint de la *Gazette des Campagnes* et nous reproche d'avoir exprimé un doute quant à l'existence de l'enseignement agricole dans l'École Normale Jacques-Cartier. Que la *Revue* se rappelle que quand nous exprimions ce doute, ni l'annonce, ni le programme n'étaient publiés.

Il ne nous reste donc plus qu'à présenter nos félicitations au nouveau professeur et à lui souhaiter un succès digne de son zèle si louable.

Machine à brayer le lin et le chanvre.

H. G. Joly, écuyer, avocat, membre du parlement provincial pour le comté de Lotbinière et président de la société d'agriculture de ce comté, vient d'établir à la Grande Rivière Duchêne, en la paroisse de Sainte-Famille, comté de Lotbinière, une machine à brayer le lin et le chanvre. Cette machine a été mise en opération le 3 janvier, et fonctionne très-bien. Les généreux sacrifices que M. Joly a faits, dans l'intérêt de l'agriculture, pour obtenir un établissement de ce genre, le seul qui existe actuellement dans le district de Québec, et dont le comté de Lotbinière peut se glorifier, ont été couronnés d'un plein succès. La filasse préparée par cette machine est on ne peut plus belle, douce et très-bien conditionnée.

RECETTE.

Procédé économique pour le coulage des lessives.

On prend deux livres de savon, dont on fait avec un peu d'eau et l'application de la chaleur, une bouillie qu'on étend de 20 à 24 pois d'eau et à laquelle on ajoute une cuillerée à bouche d'essence de thérbentine et deux cuillerées d'ammoniaque, puis on fouette le tout avec un petit balai. L'eau doit être chaude au point seulement de pouvoir y tenir la main. On y introduit un linge sec, et l'on l'y laisse macérer deux heures avant de le savonner, seulement il faut avoir soin de couvrir le cuvier. L'eau de savon peut être réchauffée et servir une seconde fois, mais il faut ajouter une demi-cuillerée d'essence de thérbentine et une cuillerée d'ammoniaque. Après que le linge a été savonné, on le rince à l'eau tiède et on le passe au bleu. Ce procédé épargne, comme on le voit, beaucoup de temps, de travail et de combustible. Il fournit un linge d'un plus beau blanc que tout autre mode et n'exige pas le travail destructeur de la brosse pour purger complètement le linge des impuretés qui le souillaient.